

Chapitre 1. Logique générale (lieux communs)

Contenu

Chapitre 1 Logique générale (lieux communs).....	11
1. Structure de base	11
1.1 Donné/demandé : solution.....	11
1.2 Quatre types de résolution de problèmes.	13
1.3 La phénoménologie	16
1.4 Intuition (contemplation).....	20
1.5 La culture en termes de tâche et de solution	22
1.6. Ce chapitre résume :	23

1. Structure de base

1.1 Donné/demandé : solution

Une systémique de base. Une paire d'opposés - la "systémique" - contrôle toujours l'appréhension d'un problème. Pour ce faire, il convient d'appréhender correctement le donné et le demandé. Il faut ensuite raisonner pour trouver la solution. Une "systechia" (grec : su.stoichia) ou paire d'opposés comme base s'impose à elle-même, à savoir saisir ce qui "se montre" (le donné (GG : en Néerlandais : het gegeven) et le requis (GV en Néerlandais : het gevraagd) et "démontrer" par le raisonnement ce qu'est la solution (OPL en Néerlandais : de oplossing). En abrégé symbolique : "GG ^ GV - OPL". Le signe de conjonction "^" signifie ici "et".

Le terme "algorithme" peut également être mentionné dans ce contexte. Un "algorithme" est une configuration diachronique (un ensemble de places à remplir l'une après l'autre) ayant un but bien défini. En l'occurrence : effectuer un raisonnement impeccable. Un modèle. Dans une salle de classe. Au tableau, le professeur affiche : " $2 + 2 = .$ ". Réécriture : "GG : $2 + 2$. GV : $.$ ". Le point au tableau désigne l'OPL à trouver. La règle générale supposée connue est "une somme partielle et une somme partielle ensemble font une somme totale". Cette idée est présente, au moins inconsciemment, dans l'esprit d'un écolier.

Mathématiques anciennes. Les mathématiciens de l'Antiquité enseignaient la résolution de problèmes. C'est encore le cas aujourd'hui. Quelques modèles.

- GG. Johnny donne 36 billes à Pete. Il en garde $\frac{3}{5}$. GV. Combien en avait-il au départ ? Et maintenant une solution. Toutes les billes est $\frac{5}{5}$. $\frac{5}{5}$ moins $\frac{3}{5}$ est $\frac{2}{5}$. Or, $\frac{2}{5} = \frac{36}{2}$, donc $\frac{1}{5}$ est égal à $\frac{36}{2} = 18$. Donc $\frac{5}{5} = 5 \times 18 = 90$.

- GG. Johnny a 90 billes. Il en donne $\frac{2}{5}$ à Pete. GV. Combien lui en reste-t-il ? Et maintenant un OPL. Toutes les billes sont $\frac{5}{5}$. $\frac{5}{5}$ moins $\frac{2}{5}$ est $\frac{3}{5}$. $\frac{1}{5}$ est $\frac{90}{5} = 18$. $\frac{3}{5}$ est donc 3×18 . Il reste à Johnny $3 \times 18 = 54$.

On peut voir que la règle de trois est partiellement donnée ici. Elle raisonne de tous (ici : $\frac{5}{5}$) à certains (ici par exemple $\frac{2}{5}$ ou $\frac{3}{5}$) en passant par un seul (ici : $\frac{1}{5}$). Ce système de concepts en trois parties est une compréhension générale (règle) dont les applications sont effectuées par l'écolier sur la base de sa compréhension inconsciente de la question.

La *rhétorique antique*. Échantillon bibliographique : R. Barthes *L' Aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85 / 165 (L'ancienne rhétorique). La "rhétorique" (grec : *technè rhètorikè* ; latin : *ars oratoria*) enseignait le rapport de manière à ce qu'un message passe de manière plausible. C'est ce qu'on appelle la "science de la persuasion" ou la "théorie de l'éloquence". En fait, les rhéteurs appliquaient l'algorithme décrit ci-dessus. Pour passer d'une donnée et d'une question à une solution, ils connaissaient les preuves directes et indirectes.

- 1. Preuves directes. Grec : *pisteis a.technoi*, c'est-à-dire les preuves qui ne nécessitent pas de raisonnement. On peut en distinguer deux types :

a. croyances déjà présentes dans l'esprit du public (donc : axiomes ; état d'esprit)

b. ce que le locuteur peut démontrer sur place (une loi connue ; un témoin qui agit).

Il s'agit dans les deux cas de preuves sans "technè", habileté (ici concernant le raisonnement). Elles appartiennent au domaine de la "phénoménologie" qui part de l'expérience directe et intuitive des phénomènes et reflète donc ce qui est immédiatement GG (voir ci-dessous).

- 2. Preuves indirectes. Grec : *pisteis en.technoi* qui désigne les preuves qui contiennent un raisonnement. A partir de ce que l'orateur et l'auditoire, ou de ce que l'orateur seul sait pour l'instant, il doit maintenant "argumenter" (raisonner). A noter : ces preuves commencent aussi par GG et GV mais elles appartiennent au domaine de la "logique".

Conclusion. Qu'il s'agisse d'écoliers ou de personnes présentes dans l'"agora" athénienne (assemblée publique), les personnes concernées n'ont généralement que le "bon sens" propre à tout être humain. Or, après ce qui vient d'être exposé, il s'avère que les opérations de pensée et ce qu'elles présupposent en termes d'axiomes et de certitudes inconscientes ne sont pas si

simples. Ce qui montre qu'il ne faut pas confondre logique de bon sens et logique de sens simpliste. Ce qui arrive parfois avec le temps !

1.2 Quatre types de résolution de problèmes.

Échantillon bibliographique : Ch. S. Peirce. *Pragmatisme et pragmatisme*, I, Paris, 2002, 215/235 - Peirce (1839/1914) est un scientifique, philosophe et mathématicien américain, fondateur de ce que l'on appelle le pragmatisme (voir ci-dessous). Dans *The Fixation of Belief*, in : *Popular Science Monthly* 12 (1877), il décrit quatre méthodes pour rendre une croyance vraie.

1. La méthode Tenacity ("Tenacity").

A une tâche (GG + GV), l'idiosyncrasie répond exclusivement par sa propre solution. Ainsi, les problèmes économiques, en négligeant les autres solutions, sont résolus par le libre-échange. Ainsi, G. Galilei (1564/1642), physicien italien et défenseur du système héliocentrique de Copernic "résolu" le problème des marées et de l'astrologie en refusant toute recherche sur le sujet. Cf. Ch. Alain *L'effet lunaire*, in : *Psychologies* (Paris) 77 (1990 : juin) : 50/53. Dans lequel un biographe reproche à Galilée qu'une telle méthode est "aussi mauvaise que la superstition". A titre d'exemple, Peirce mentionne quelqu'un qui était un partisan enragé du libre-échange. Pour ne pas se laisser influencer par ses opinions, il ne lisait que des textes sur le libre-échange. La "vérité" est réduite à la conception individuelle qui lui est chère et qui est présumée de manière axiomatique.

2. Méthode de justice ("Autorité").

On répond à une tâche exclusivement par une solution imposée par une autorité. Les systèmes ecclésiastiques ou politiques maintiennent ainsi une "orthodoxie", une rectitude (selon Peirce). Il ne faut pas confondre "droiture" et "sincérité". La sincérité est une qualité subjective par laquelle on dépense ce que l'on a en soi ; on dit honnêtement ce que l'on pense intérieurement.

3. Méthode préférentielle ("A Priori").

On se dit en faveur de la libre discussion, mais chaque individu ou idéologie affirme ce qui est "a priori", c'est-à-dire préconisé de préférence mais sans vérification de la réalité en dehors de la sphère fermée de la discussion. Cependant, contrairement aux deux formes d'opinion précédentes, l'autre opinion est acceptée. Ainsi (selon Peirce) les métaphysiques qui font appel au goût de la raison. Ainsi la théorie qui affirme que l'homme n'agit que par égoïsme : c'est dans le goût, rien de plus.

4. La *méthode scientifique* ("Réalité").

On répond à une tâche en la testant par rapport à la réalité. Pour Peirce, qu'est-ce qui est réel ? Ce qui continue d'exister de manière durable, indépendamment de notre conscience, et qui ne peut être influencé par elle. Cette méthode place l'"enquête" au premier plan. Peirce se qualifie lui-même de réaliste scolastique. Il a conçu son pragmatisme comme une méthode pour tester les idées ; celles-ci doivent nous inciter à en faire quelque chose. Il laisse donc la science naître de la réalité elle-même, dans la mesure où elle peut être représentée en termes objectifs. En particulier : quiconque a une "réalité" objectivement donnée (c'est l'anglais de Peirce est l'anglais de Peirce rencontre en tant qu'être cognitif, c'est-à-dire connaissant ("cognition"), rencontrera encore et encore le même donné et sa "forma" (comprendre : l'entendement). C'est pourquoi Peirce mentionne la "permanence externe" comme principale caractéristique de la scientificité. La discussion, oui, l'essai (avec réfutation), aussi ; mais les résultats se manifestent "à long terme", c'est-à-dire à long terme ! En effet, c'est à long terme que la réalité objective pénètre.

Nous commençons par un mot d'esprit de W. James (1842-1910), psychologue religieux renommé et auteur de *Varieties of religious experience* : "Toute nouvelle doctrine passe par trois étapes : On l'attaque en la rejetant comme absurde. Ensuite, on l'accepte comme vraie, mais sans autre forme de procès. Enfin, on reconnaît sa véritable signification et ses opposants prétendent l'avoir découverte". Bien qu'il s'agisse d'une boutade, ce que James se répète plus souvent, surtout dans les milieux scientifiques.

Comme le dit Peirce l'obstination ("Je m'en tiendrai à cela contre vents et marées"), la franchise ("On nous a toujours enseigné cela") et le favoritisme ("Je suis prêt à discuter de cela, mais c'est toujours mon opinion personnelle") sont parfois très à l'œuvre dans les cercles scientifiques. Et ce, jusqu'à ce que la quatrième attitude, la recherche basée sur la réalité, montre que "c'est toujours comme ça et pas autrement" et réfute ainsi les trois autres attitudes comme étant fausses, cette fois "à long terme".

Dans ce dernier cas, l'opinion (et les présupposés) ne dépendent pas de "son propre sens", ni de "ce que les autres présagent", ni de "ses propres préférences", mais de la réalité donnée elle-même. Pour le dire avec Parménide d'Élée, fondateur de l'école éléatique (Italie du Sud, -540/...), "ils pensent selon la réalité elle-même". En d'autres termes : les présupposés sont adaptés à la réalité elle-même. Ainsi, ces présupposés deviennent la représentation, aussi exacte que possible, de "tout ce qui est". Ce type est maintenant parfois appelé "l'homme-miroir" (qui reflète ce qui est). Compte tenu de la tendance très humaine, trop humaine" à entretenir les trois premières méthodes, cette quatrième méthode est "difficile".

De nombreuses personnes dénotent une idiosyncrasie, une simplicité ou une préférence. Sans saisir le sens, la signification, de ce qui est donné objectivement, ils en donnent leur propre interprétation subjective. Ainsi, ils ne donnent pas aux choses le sens qui leur revient, mais établissent leur propre sens, qu'ils projettent sur les choses. Rares sont ceux qui interprètent "objectivement scientifique".

Voilà pour la présentation très condensée des quatre méthodes de résolution d'une tâche.

Fait curieux - Peirce ne s'attarde pas sur le fait que tout être humain, s'il n'y prend garde, présente chacune des quatre formes d'opinion. Nous sommes tous égaux. Nous nourrissons des opinions de telle sorte que nous négligeons tout autre point de vue, quand nous ne l'excluons pas déjà avec obstination - ténacité. Nous partageons des croyances avec d'autres qui ont de l'autorité à nos yeux, et nous sommes donc " droits " - autorité - avec les autres. En passant : comme déjà St-Augustin (354/430), le grand père de la patristique, nous n'avons jamais testé nous-mêmes la plus grande partie de nos croyances, mais nous y "croyons" quand même. Nous soutenons des propositions parce qu'elles nous conviennent : une préférence - a priori - est la véritable "raison". Nous avons des opinions que nous établissons sur la base de nos expériences spontanées, oui, sur la base de nos propres tests méthodiques - la réalité.

Ces quatre attitudes se retrouvent dans à peu près toutes les sciences, mais de préférence dans les sciences humaines. *Science médicale : un joli désordre*, in : *Le Temps* (Genève) 18.05.04, 39. L'auteur est rédacteur en chef de Médecine et Hygiène. Son article commence comme suit :

"Une science, la médecine ? A vrai dire, c'est plutôt un agrégat incommensurable de pratiques et de théories qui n'ont pas fait leurs preuves et dont le caractère scientifique n'a pas été très bien testé." Ainsi, pour ne citer que quelques exemples : la psychanalyse, l'approche génétique des maladies, la division de la médecine en branches spécialisées par organes (cardiologie, pneumologie, etc.). Kiefer: "Ce qui est scientifique au sens strict, ce ne sont pas des théories globales, mais des petits bouts de théorie prouvés grâce à des études. Par exemple, le fait que dix séances de psychothérapie sont aussi efficaces qu'un médicament pour traiter un groupe de patients en dépression. Ou encore : comparé à un placebo, un médicament réduit la tension artérielle et, après deux ans de traitement, améliore l'espérance de vie de patients hypertendus classiques. Savoir cela, c'est à la fois beaucoup et pas beaucoup" - C'est tout à l'honneur de la science de se rendre compte de ses limites. En particulier, il est tout à son honneur de tester les théories de manière à ce que les petits morceaux d'idées valables soient mis en cohérence. C'est important parce que la médecine pratique, une fois confrontée à un patient concret, doit s'occuper non pas des petits morceaux valables, mais de leur cohérence..

1.3 La phénoménologie

La phénoménologie comme représentation des connaissances disponibles

La méthode phénoménologique implique une manière directe de connaître la réalité, à partir d'une expérience intuitive, dans laquelle le sujet et l'objet se rencontrent. On s'efforce de décrire le sujet le plus précisément possible, en dehors de toute théorie et de tout préjugé, en dehors de toute considération subjective. Par exemple, la phénoménologie de l'enseignement n'est possible que si la personne qui veut comprendre ce qu'est l'"enseignement" enseigne activement. Dans ce contact empirique avec la chose elle-même, l'intuition de l'être naît et se développe. Par la suite, cette méthode phénoménologique peut être complétée, améliorée si nécessaire, par d'autres moyens indirects de connaissance, tels que les méthodes psychologiques et de psychologie des profondeurs, l'analyse du langage et les méthodes déductives et réductrices.

Des évidences... avec des réserves. G. Bolland *Hegels kleine Logik*, Leiden, 1899, 103, - le philosophe allemand G.F. Hegel (1770/1831), grand inspirateur de ce que l'on appelle l'idéalisme absolu allemand, a écrit : "Tout homme développé possède une foule de points de vue et de conceptions fondamentales "tels qu'ils sont directement donnés dans sa conscience". Cependant, une longue réflexion et une longue expérience de la vie précèdent cela". En pratique, cela signifie que tout le monde - y compris l'esprit commun - part de ce que l'on pourrait appeler des "évidences", parmi lesquelles les axiomes ont une signification qui va très loin. Comme l'a noté *La Logique de Port-Royal*, ces "évidences" ne sont pas toujours fiables. Ch. Peirce nous a montré qu'elles peuvent être quadruples en chacun de nous.

En d'autres termes, nous trouvons quelque chose de "donné" et donc d'"évident" en vertu de l'idiosyncrasie, de la franchise, de la préférence et finalement aussi - du moins dans l'ordre d'énumération de Peirce - de la "réalité" toujours testable ("réalité" selon Peirce). - la "réalité" toujours testable ("réalité" dit Peirce). Cette dernière expose le fait réel parce que celui qui teste valablement confronte le "soi" à la réalité "elle-même". Ceux qui se contentent de "penser" en vertu de l'une des trois autres formes d'opinion mentionnées par Peirce Les personnes qui se contentent de "penser" en vertu de l'une des trois autres formes d'opinion mentionnées par Peirce, confrontent "soi" à leur propre parti pris ou à celui préconçu par d'autres, ou encore en vertu de leur propre préférence, "non" à la réalité "soi". La distinction est énorme ! Ainsi, ce que l'hégélien Bolland mentionne comme "donné directement dans la conscience" est sujet à une "réserve intense".

Bolland précise. Ce que l'on appelle "connaissance instinctive", "pensée innée", "cognition naturelle", "sens de la communauté" et autres font partie de ces contenus donnés directement à la conscience qui, selon lui, ne sont "amenés à la conscience que par

l'expérience générale et le raisonnement". Ce qui sous-entend qu'ils valent au moins la peine d'être supposés. Même si c'est avec la réserve expliquée plus haut, à savoir s'ils sont testables : encore et encore et en principe par tout le monde.

Connaissance du parate. Bolland mentionne : un mathématicien - comme tout scientifique instruit - possède des solutions aux problèmes sous la forme de "connaissances prêtes à l'emploi". Ces formes mêmes de connaissances disponibles ont une valeur de connaissance qui leur est propre : elles sont précédées d'une longue réflexion et d'une longue expérience de vie d'un type testable. Considérer cela comme "donné" et "évident" est justifié (à moins qu'il ne s'agisse de "données" et de "preuves" qui sont également incertaines en termes scientifiques - y compris mathématiques). L'histoire des sciences - y compris celle des mathématiques - est pleine de ces preuves provisoirement supposées.

Bolland mentionne également la religion, l'éthique et le droit. Selon l'auteur de la proposition, il s'agit là d'une "question de foi" pour certains penseurs. Pourtant, ce type de connaissances disponibles concernant Dieu, la morale ou le droit est en fait le résultat du développement, de l'éducation et de la formation. La morale ou le droit est en fait le résultat du développement, de l'éducation et de la formation. On s'aperçoit rapidement que de tels contenus de conscience ne peuvent servir de données testées ou universellement testables comme base de la phénoménologie qu'avec de nombreuses réserves.

"Où es-tu venu ? Lorsqu'un enseignant remplaçant entre dans la salle de classe, sa première préoccupation est de demander aux élèves : "D'où venez-vous ?". C'est la question des connaissances disponibles qui sert de prélude à ce qui suit. Les connaissances disponibles, dans la grande majorité des cas de raisonnement logique, sont "là où nous sommes arrivés" dans la vie. En d'autres termes : nous sommes dans la classe de la vie et nous payons la dîme de ce que nous avons acquis comme contenu de conscience - pour utiliser ce terme hégélien - du mieux et du pire que nous pouvons ! Il est bon de réaliser clairement que rendre ce qui nous est "donné" ("évident") de manière répétée revient à rendre aussi précisément que possible ce que nous avons "acquis" en cours de route, pendant que nous vivions. Et que ce qui est donné n'est pas toujours la "réalité" elle-même, mais cette réalité vue à travers les lunettes de la volonté propre ou de la rectitude, ou encore de l'opinion préférée discutable. Rien de plus.

La phénoménologie selon Husserl

Extrait bibliographique : H. Arvon *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133/156 (La phénoménologie). L'arrière-plan de cette méthode est l'école autrichienne dont F. Brentano (1838/1917) est le fondateur et C. Stumpf (1848/1936), A. Meinong (1853/1927) et E. Husserl (1859/1938) en sont les représentants les plus connus. Brentano a ouvert trois voies : le

concept d'intentionnalité (diriger notre conscience vers quelque chose) que Husserl élabore dans sa phénoménologie ; le concept d'"évidence morale" (la manifestation directe des valeurs de la conscience) développe M. Scheler (1874/1928) ; la recherche sur le concept d'être influence M. Heidegger (1889/1976). - Nous citons maintenant deux traits fondamentaux de la phénoménologie husserlienne - la représentation du phénomène - c'est-à-dire ce qui se montre et est donc donné, à savoir la réduction phénoménologique, puis la réduction eidétique. Le propre de la phénoménologie comme de toute description est que le donné (GG) est le demandé (GV) à représenter comme correct. En effet, il faut essayer de saisir à la fois le donné et le demandé.

1. La réduction phénoménologique. Le terme "réduction" signifie "réduction", "confinement". La réduction phénoménologique réduit le phénomène à lui-même, à l'exclusion de tout ce qui ne se manifeste pas directement. Elle exclut donc tout ce qui n'est que partiellement similaire au phénomène ou seulement apparenté à lui.

Modèle : Le repentir en tant que phénomène. Tout ce qui n'est pas le repentir est alors "eingeklammert" (mis entre parenthèses). La méthode est l'équation interne et externe.

- **Interne.** Le regret est une forme de regret : on souffre des malheurs de son propre comportement, comme la perte d'honneur, les dommages à la santé et ainsi de suite ... Dans tout repentir, il y a un aspect de regret, mais le repentir est plus que cela. Le remords est une forme de regret : on regrette de s'être comporté sans scrupules. Si l'on veut : le degré éthique du regret. Tout repentir comporte un aspect de remords mais va plus loin. Le remords est un remords qui se repent et se rétablit, entre autres choses.

- **Externe.** Se comporter sans scrupules de manière cynique est un contraire - un contre-modèle - du remords et de la repentance. Une telle approche de son propre comportement erroné se situe en dehors du phénomène de la repentance. L'une des explications du repentir est qu'il s'agit d'une inspiration de Dieu est. C'est possible, mais une telle chose se situe en dehors de l'expérience directe du repentir (sauf chez certaines personnes ayant un contact avec Dieu). Une explication se situe en dehors du phénomène. Il en va de même pour toute théorie sur le repentir, qui va au-delà de l'expérience immédiate. Une théorie sur un phénomène n'est pas une phénoménologie. Les contre-modèles (le cynisme par exemple), les explications (l'inspiration de Dieu par exemple), les théories montrent un lien avec le phénomène de la repentance mais ne sont pas la repentance.

- **Conclusion.** La comparaison interne construit l'ensemble du phénomène en exposant des parties (aspects). Il s'agit d'une phénoménologie partielle qui montre des similitudes

partielles. La comparaison externe s'intéresse à ce qui se trouve en dehors du phénomène mais qui lui est lié. C'est une phénoménologie indirecte en ce sens qu'elle met en évidence le phénomène à partir de ce qui s'y rapporte. On le voit : on fait attention à la similitude - partielle et totale - et à la cohérence en comparant de manière interne et externe (à l'intérieur et à l'extérieur du phénomène).

Définition. Définir, c'est exprimer l'identité de quelque chose par des mots. La description du phénomène décrit le phénomène, dans son ensemble (sans en omettre des parties), dans son ensemble seulement (sans le confondre avec rien d'extérieur au phénomène). Ainsi - pour le répéter brièvement - "le regret et le remords qui se transforment en repentir (y compris le rétablissement)" est un repentir, un repentir entier, juste un repentir entier. Une telle définition découle de l'évidence éthique qui devient possible si le repentir est vécu et contrôlé rationnellement.

2. La réduction eidétique. La description "empirique" du phénomène s'attarde sur un ou plusieurs cas singuliers et concrets. La description "eidétique" du phénomène généralise, c'est-à-dire résume ce qui est commun aux cas singuliers et concrets. Eidos" signifie "compréhension commune". Eidétique" signifie "l'eidos concernant". La compréhension générale laisse tomber tout ce qui est accidentel (non essentiel) : le fait de se repentir après un adultère, des pratiques commerciales malhonnêtes ou la prostitution, par exemple, est "eingeklammert" en tant que non essentiel. Le fait que le repentir soit ressenti intensément ou vécu tranquillement, par exemple, est accidentel et non "eidétique".

L'honnêteté comme position phénoménologique.

Le Psaume 32 (31) de la Bible nous met sur la voie.

1) "J'étais silencieux alors que ma force vitale s'épuisait en gémissements tout au long de la journée. Nuit et jour, ta main (comprendre : la présence de Dieu) pesait sur moi (...)"

2) "Je t'ai fait connaître ma faute. Je n'ai pas caché ma faute et j'ai dit : "Je me tourne vers Dieu et je confesse mon péché (...)"

Le point de vue phénoménologique. 1) Il y a l'évidence : le psalmiste a mal agi ! Il est directement confronté à cette circonstance ou à ce fait au plus profond de lui-même.

3. Mais ce fait s'accompagne d'un autre : " Si je me confesse, je perds mon honneur ". Une sorte d'honneur implique la honte et une résistance immédiate à la confession honnête.

Note : Avec le psychologue autrichien Paul Diel (1893/1972), on peut soutenir que la vanité, c'est-à-dire ce sens de l'honneur qui ne repose sur rien (et qui est donc vide ou vain) empêche le psalmiste, qui périt de remords, de franchir le pas libérateur : "Si je me confesse,

je perds mon honneur (vain)". Ce qui est associé au phénomène, la faute, empêche la juste attitude à son égard. Pourtant, apparemment, son respect de la vérité, bien que honteux, s'est renforcé : "Si j'avoue, je sauve mon honneur". Mais maintenant pas le vain honneur : "Je n'ai pas caché mon tort ;"

En résumé : L'honnêteté, y compris le respect de la vérité, honteuse s'il le faut, dit : "ce qui est, est". Et ce qui se montre, se montre, même si ce qui se montre provoque la résistance de ne pas vouloir savoir. "Ce qui est faux est faux. L'axiome d'identité "ce qui est, est" régit la phénoménologie comme une loi logique urgente.

1.4 Intuition (contemplation)

Plus d'une fois, l'"intuition" est évoquée comme une inspiration, comme une connaissance directe et irraisonnée. Or, il s'avère que ce terme recouvre plus d'une signification. Nous nous pencherons brièvement sur certaines d'entre elles. Habituellement, le terme comprend deux caractéristiques, à savoir une connaissance instantanée ("soudaine") et directe ("immédiate", c'est-à-dire sans termes intermédiaires).

J.-P. Sartre (1905/1980), philosophe existentialiste français, dans son ouvrage *L'être et le néant* (1943), définit : "Il n'y a de savoir que contemplatif. La déduction et l'explication - appelées 'savoir' au sens impropre - ne sont que des instruments qui conduisent à la contemplation. Lorsqu'elle est atteinte, les moyens utilisés pour l'atteindre s'affaiblissent. Lorsqu'elle n'est pas atteinte, la déduction et l'exposé ne restent que des poteaux indicateurs d'une contemplation encore hors d'atteinte". Sartre en tant que phénoménologue, résume : "La contemplation est la présence de la conscience au donné".

La distinction entre, par exemple, l'intuition sensorielle - je te vois arriver - et l'intuition intellectuelle - je vois que $2 + 2 = 4$ - n'a pas lieu d'être. Dans les deux cas, il y a une présence directe de l'objet observé dans notre conscience. Les deux surgissent soudainement.

Vérité et contemplation. Il existe une simple intuition mentale et une véritable intuition. Ch. Lahr *Cours*, 676, donne deux exemples d'"intuition" soudaine, mais dont l'une ressemble à la vraie contemplation sans en être une.

- Dans *L'émigré* de P. Bourget (1852/1935), Landri de Clavier - Grandchamp a soudain la claire intuition que l'intendant Chaffin trompe le marquis, son père, et fait partie de la bande d'exploiteurs qui complotent sa perte.

- Dans *Coeurs russes* d'E.-M. de Vogüé (1848/1910), la colporteuse Fédia use d'un mensonge héroïque pour rendre Akoulina à ses enfants en se faisant passer pour l'instigatrice de l'incendie dont on l'accuse. Tous les protagonistes ont soudain l'intuition que la vérité a été découverte.

Or, il ressort de l'ensemble de l'histoire que l'"intuition" de Landri était vraie et que l'"intuition" suscitée par Fédia était fausse. Dans le second cas - le faux - il y a subjectivement la sensation psychologique d'une "intuition" soudaine, mais pas de contact direct avec la réalité objective. On reste dans le purement mental. La similitude n'est pas encore l'identité totale ! L'intuition subjective peut ressembler à l'intuition objective, mais elle ne coïncide pas avec elle et n'est donc pas elle. Tout ce qui se présente comme intuition intuitive ne correspond pas à la réalité.

Échantillon bibliographique : P. Foulquié / R. Saint-Jean *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 380/383, donne d'autres exemples que nous évoquons ici brièvement.

H. Bergson (1859/1941), philosophe juif français, dans *La pensée et le mouvant* (1934), définit son concept de contemplation comme suit : Nous appelons "contemplation" la sympathie avec laquelle on s'attache à une chose donnée pour coïncider avec son unicité et ce qui ne peut être exprimé en termes généraux". Ou encore : "La contemplation est d'abord une conscience, mais une conscience directe, une intuition étroitement distincte de ce qu'elle réalise, une conscience qui est en contact et même coïncide avec ce qui est contemplé".

H. Bergson Le philosophe Bergson donne comme exemple l'intuition par laquelle nous connaissons notre prochain - l'"alter ego", le "je à nouveau". Bien sûr, en tant que vitaliste (philosophe de la vie), il veut que la vie soit connue par une intuition appropriée par laquelle nous connaissons la vie comme coïncidant avec elle : en vivant, nous avons une contemplation de ce qu'est la vie.

I. Kant affirme : Si je dépouille la représentation d'un corps de ce qui est sensoriellement expérimentable en lui - comme la dureté, l'impénétrabilité, la couleur - il en reste encore quelque chose, à savoir la contemplation empirique qui concerne l'étendue et la forme. Ces dernières sont des "contemplations pures", c'est-à-dire qu'elles ne sont pas expérimentées sensoriellement et donc, en ce sens, "rien", mais elles permettent de "contempler" les choses concrètes en tant que pré-donné (a-priori). De même, le "temps" et l'"espace" sont également de pures contemplations (mais pas des concepts réels) qui permettent de situer les choses dans le temps et l'espace.

On voit que le terme "contemplation" est ouvert à plus d'une "interprétation" (interprétation) !

1.5 La culture en termes de tâche et de solution

Réel. Le concept de "réel" chez Hegel (1770/1831). Bien connue est la déclaration de Hegel bien connue : "Tout ce qui est réel ("wirklich") est raisonnable ("vernünftig") et tout ce qui est raisonnable est réel". Engels (1820/1895, philosophe socialiste allemand et, avec K. Marx le fondateur du marxisme) affirme que si une phrase a été mal comprise, c'est bien celle-là. Et il donne des exemples de compréhension correcte. Dans la Rome antique, le royaume devint un jour "irréel", de sorte que le moment était venu d'instaurer la république. De même, le royaume de France devenait irréel lorsque, avec la révolution française, le temps était venu pour la république. Réel" signifie (1) "factuel" (au sens ordinaire) (2) mais aussi "à la hauteur de la tâche". Tout ce qui n'est pas à la hauteur de la réalité est irréel. Au passage : le second sens est une métonymie du premier. OPG (= GG ^ GV) - OPL. - Nous traduisons "réel" dans la deuxième phrase par "tout ce qui peut faire face à la tâche (le donné et le demandé) de manière à ce que la solution soit réalisée".

Culture. K. Bellon *Culture*, in : J. Grooten / J. Steenbergen *Philosophical lexicon*, Antw./Amst., 1958, 68, définit : "Tout ce que l'homme modifie dans la nature pour la rendre plus adaptée à ses propres objectifs". Classiquement, la paire "nature/culture" va droit au but. Mais qu'est-ce que la "nature" ? Définissons-nous la "nature" comme le donné (GG) ? Une fois que l'homme rencontre la nature, celle-ci devient un donné (GG) avec une demande (GV), c'est-à-dire une tâche (OPG) exigeant une solution (OPL). La culture est alors "la manière dont l'homme résout les tâches" et l'homme est "réel", c'est-à-dire capable de culture, dans la mesure où il peut gérer des tâches. Avec J. Dewey (1859/1952), philosophe et pédagogue américain, disait : la culture, c'est la résolution de problèmes.

Une telle définition permet aux primitifs et aux postmodernes (cf. 1.2.11) d'obtenir justice, car ceux qui étaient autrefois considérés par les Occidentaux comme des "sauvages" ou des "gens de la nature" résolvent des problèmes (parfois mieux que nous), même s'ils partent d'axiomes partiellement différents. L'ethnocentrisme a disparu de notre définition.

Cette définition permet également de rendre justice à la fois à la classe ouvrière et à l'intelligentsia, car, par exemple, un plombier résout des problèmes, bien qu'à sa manière "primitive" (techniquement - pratique), là où un intellectuel ne peut que jeter un maigre coup d'œil. L'élitisme a disparu de notre définition.

La **logique**. Il s'avère qu'une approche logique consiste invariablement à saisir d'abord le problème afin de saisir immédiatement ce qui est nécessaire pour que, grâce à la culture (logique), la tâche progresse vers sa solution. La logique et la culture ont des similitudes de

structure et sont liées dans la mesure où la culture fonctionne de manière logique et contient donc la logique comme aspect fondamental.

Commentaire. - Axiologiquement, la culture est donc une valeur ajoutée ou une valeur ajoutée à la nature par l'intervention humaine.

1.6. Ce chapitre résume :

La structure de base de la logique consiste à saisir une question donnée et à raisonner pour trouver une solution. Les mathématiques et la rhétorique de l'Antiquité témoignaient déjà que ce n'était pas toujours facile.

Peirce nous avertit que tout cela peut être davantage teinté par nos croyances. Celles-ci peuvent prendre différentes formes sans que nous en soyons toujours conscients. Par exemple, nos perceptions peuvent être déformées par nos préjugés idiosyncrasiques, directs ou préférentiels, ou par une combinaison des trois. Nous ne partons donc pas toujours des données et des interrogations en elles-mêmes, avec leur durabilité externe, objective et conforme à la réalité.

D'un point de vue phénoménologique, la tâche peut également être mal comprise. Les "croyances de base" et les "évidences" peuvent obscurcir la perception phénoménologique. Elles sont comme des connaissances prêtes à l'emploi, données directement à la conscience, et le résultat de notre développement, de notre éducation et de notre formation. Cependant, tant qu'elles n'ont pas été testées quant à leur valeur de vérité, elles sont également sujettes à certaines réserves. Cependant, une phénoménologie correctement comprise saisira l'essence des données et rendra justice à l'axiome de base de la logique : "ce qui est, est".

Dans tout cela, l'intuition peut aussi être perturbatrice. Ici aussi, il y a une mise en garde : tout ce qui se présente comme une intuition ne conduit pas à un contact objectif avec la réalité.

Enfin, la culture peut être définie comme une donnée et une demande qui exige une solution, de sorte que la création de la culture est également logique, et que la logique fonde la culture. Les deux atteignent la réalité.

Élaborer des données et des questions en vue d'une solution, libre de nos croyances subjectives, d'une phénoménologie comprise dans le trafic et d'intuitions irréelles, afin de pénétrer dans ce qui est objectivement réel. Voici la structure de base de la logique générale.